

Pour légitimer leurs conquêtes, les dictateurs faisaient souvent valoir qu'elles se sont effectuées pour la plupart pacifiquement, ou, tout au moins, sans emploi de violence physique. Ce n'est vrai qu'en apparence ; l'absence de guerre n'empêche pas l'emploi d'une violence non moins réelle qu'est la violence psychique.

La menace – les discours de Hitler – associée à la vue de l'arme meurtrière – la mobilisation de l'armée allemande – voilà la formule exacte, selon laquelle les dictateurs modernes exercent la violence psychique : c'est précisément ce qui s'est passé, par exemple, en Europe en septembre 1938, ce qui a amené la capitulation des vieilles démocraties européennes à Munich,

« Nous avons réalisé un armement tel que le monde n'en a jamais vu – je peux l'avouer ouvertement maintenant. » « J'ai, en ces cinq années, armé effectivement. J'ai dépensé des milliards et équipé les troupes avec les armes les plus modernes. » (...)

« La paix », « de la paix », « à la paix »... voilà le refrain qu'on déclinait en réponse à ces paroles des dictateurs, en toutes occasions, dans toutes les situations, dans le camp adverse, dans les démocraties européennes.

La paix, bien sûr, qui ne la veut pas ? Qui est assez fou ou assez misérable pour invoquer le pire de tous les fléaux humains ? Mais avoir horreur de la guerre est une chose, – et cultiver l'espoir de la conjurer par les paroles seules, par des litanies ou les invocations en face du danger – est une autre affaire, et celle-ci relève, en vérité, de certaines pratiques médiévales, où, à l'incendie, à la peste, à la sécheresse, on opposait des processions avec des images saintes !

Au bord du gouffre, il faut se poser la question : où l'humanité va-t-elle donc ? Comment est-il possible qu'elle continue à courir fatalement à son suicide ? Pourquoi cette incapacité à diriger sa destinée, quand tout nous prouve que le produit de l'intelligence humaine – la Science et ses conséquences, les progrès techniques et ceux de la culture, ont atteint des hauteurs vertigineuses.

Qu'est-ce que la culture humaine ? N'est-elle pas une évolution de l'Homme vers son émancipation, sa libération devant les dangers matériels, son élan vers un état où tous les germes sublimes, dont il est le vase d'élection, pourront s'épanouir ? La course à la Liberté – voilà le sens de la culture humaine. Les bienfaits matériels de la culture ne combleront pas les désirs de l'homme : dès qu'il les a atteints, il aspire à quelque valeur plus haute, à des satisfactions, à des

transports d'ordre purement spirituel, et ceux-ci sont inconcevables sans la liberté. Mieux encore. L'Homme de notre temps a tendance à vouloir la liberté, même s'il n'a pas encore atteint la possession des biens matériels – et c'est là un fait sublime ; souvent même, désespéré, il songe que la liberté est le seul moyen réel d'atteindre ces biens qu'on lui refuse.

Culture humaine et liberté ne font qu'un.

Mais voici que s'affirme un courant, de plus en plus puissant, qui détruit le peu de liberté qui existe déjà, éparse dans le monde, courant d'idées qui proclame, mensonge notoire (puisque en contradiction avec les lois biologiques de l'évolution) qu'une différence capitale sépare les races humaines, que la sélection naturelle aboutit à former des races pures, que ces races existent, qu'elles ont le droit, par le fait de leur supériorité, de priver de liberté les autres races, qu'un homme peut et doit dominer les autres, qu'il a même le droit de disposer de la vie et de la mort de ses semblables.

Ces théories, ne sont-elles pas véritablement des réminiscences d'une étape inférieure, dépassée par l'humanité, ne sont-elles pas un recul camouflé vers une époque qu'on tente de faire revivre au profit de quelques usurpateurs égoïstes – essai (vain d'ailleurs) de renverser le sens de la marche de l'Histoire. Vain, parce qu'en contradiction flagrante avec tout ce qui est la cause de notre progrès – avec la Science, la Technique, l'Idée de Société.

Si, par une coïncidence fortuite, cette tendance erronée l'emporte sur l'évolution normale et saine, si elle n'est pas combattue et maîtrisée comme une maladie contagieuse, on s'approche alors du gouffre et la menace de la destruction générale se dresse, spectre affreux, devant l'humanité tout entière.

Mais, comme un organisme envahi par le mal se cabre, lutte, cherche à fuir le danger, de même les peuples, inquiets, sentant vaguement le péril, commencent à s'émouvoir, à pousser les meilleurs de leurs enfants à chercher la voie du salut. Et voici que surgit la thèse révolutionnaire. La révolution, la véritable révolution d'un peuple, est toujours une réaction tendant à son salut. Quand je dis « la véritable révolution », j'entends qu'un putsch, même victorieux, n'est pas encore une révolution. C'est pourquoi la soi-disant « révolution » fasciste ou celle d'Hitler, montée de toutes pièces par un individu, par un Hitler, par un Mussolini, ne sont aucunement comparables à la Grande Révolution Française, ou à la Révolution Russe ou Chinoise. Certes, un Robespierre, un Lénine, ont joué dans ces révolutions un rôle important, mais ils étaient,

eux-mêmes, mus par la force du flot humain spontanément dressé, sans préparation, sans ces calculs qui caractérisent les mouvements fascistes et national-socialiste. La contre-révolution est toujours, par contre, un mouvement organisé par des individus, et c'est pourquoi il est beaucoup plus logique de traiter le fascisme et l'hitlérisme et ce qui les remplace aujourd'hui, comme des mouvements contre-révolutionnaires.

(...) Une nouvelle et véritable révolution se prépare, elle gronde dans les entrailles de tous les peuples ; un malaise se manifeste, et c'est précisément là un réflexe collectif contre la tentative d'imposer à la marche de l'humanité une direction opposée à son évolution naturelle, qui est caractérisée par la rencontre dans le temps des progrès matériels et de la soif de liberté.

Mais cette révolution imminente, comment doit-elle se faire ? Là réside toute la question. Doit-elle être une explosion élémentaire, balayant, tous les obstacles sur sa route, emportant dans un tourbillon les conquêtes que le progrès humain a accumulées sur un rythme toujours plus accéléré en ces derniers temps ? Ou bien, doit-on et peut-on canaliser le flot impétueux, le mener à bon port sans trop de sursauts, sans la destruction de nerfs « vitaux », sans effusion d'un sang précieux, sans une guerre « moderne » – cauchemar affreux de notre temps, conséquence des progrès techniques récents.

Eh bien, oui, cette possibilité de révolution « sèche » existe ; elle est parfaitement réelle, non moins réelle que celle réussie jusqu'à présent par les armes meurtrières, connue depuis des siècles. Et cette voie nous est indiquée par le réalisme scientifique, par des déductions qu'on peut tirer de nos progrès scientifiques modernes, d'une part, et de l'autre, par l'examen pratique des mouvements anti-sociaux de notre temps – le fascisme et l'hitlérisme.

Il est vrai que l'arme employée par Hitler, dans sa lutte pour le pouvoir en Allemagne, comme dans celle pour l'hégémonie en Europe, et aujourd'hui reprise, par ses successeurs, pour l'hégémonie mondiale, n'était aucunement le produit de ses méditations réfléchies, d'une connaissance scientifique des bases biologiques des activités humaines ; loin de là, ce peintre en bâtiment n'était pas alourdi par des études de bibliothèques de sociologie, d'économie politique, de droit, par des dogmes s'entrecroisant, se heurtant, accumulant plus de théories que de faits. Non, en véritable ingénu, en homme nouveau, il n'avait qu'une intuition saine, un bon sens bien primitif et sans scrupules. Voilà le secret de sa réussite envers et contre tous les hommes d'État diplô-

més de son propre pays, et ceux de l'Europe tout entière.

Quelles sont donc, alors, ces armes prodigieuses, la « pierre philosophale » de cet alchimiste politique de notre temps ?

Sans en connaître les mécanismes, sans les comprendre, il maniait ces armes et il triomphait, parce qu'il était, à vrai dire, le seul qui en usait ; c'était son monopole, son privilège, puisque ses adversaires ne les distinguaient pas, ou, s'ils les voyaient, les abhorraient et y renonçaient délibérément, en bons intellectuels figés dans le carcan de leur érudition périmée.

Il convient donc de dégager les idées principales, qui sont à la base des événements que nous vivons si douloureusement, puisque le fascisme et son héritier actuel – le capitalisme militant – viole, en vérité, le psychisme des masses populaires par sa propagande néfaste. Que faire donc pour lui barrer la route ?

La première condition, c'est de comprendre les mécanismes qui sont à la base de son action : les théories de psychologie objective de mon grand Maître, le professeur Pavlov, en donnent la réponse.

Après avoir compris, il faut agir. Le socialisme, la foi en les destinées humaines, l'élan, se basant sur les données de la science moderne, sont la deuxième condition de l'action. H. G. Wells, dans ses visions, en donne une synthèse.

Ce travail qui est un essai de fonder l'action politique sur une base rigoureusement scientifique, veut contribuer à la fusion de ces deux formes essentielles de la pensée d'aujourd'hui.

Serge TCHAKHOTINE, *Le Viol des foules par la propagande politique*, 1952.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 544 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.